

DIALECTOLOGIE

Jacques ALLIÈRES

Le terme qui définit ma modeste contribution à cette rencontre internationale de bascologues recèle, on le sait, une ambiguïté qu'il importe de lever au préalable, quitte à en tirer peut-être une richesse plus grande qu'on n'escomptait.

Ce mot *dialectologie* est composé de deux éléments, dont le premier répond au français «dialecte»; mais il ne contient aucune indication sur le nombre impliqué: singulier *le dialecte* ou pluriel *les dialectes*? Or le programme du linguiste sera bien différent selon qu'il s'attachera au premier sens ou au second: dans le premier cas, il décrira et étudiera *une* façon de parler –en grec *διάλεκτος*–, choisie entre plusieurs, ou même uniforme et dépourvue de variations locales, puisque le mot grec signifie d'abord «conversation» –il est apparenté à «dialogue»–, puis «langage articulé», puis «langue particulière». Dans le second cas, il entreprendra l'étude des variations géographiques de l'idiome, afin de cerner les aires couvertes par les diverses variantes, étudier les rapports qu'elles entretiennent entre elles, établir les sous-systèmes propres à chaque unité socio-linguistique ou ethno-linguistique –ville, commune, hameau, ailleurs tribu– et chercher peut-être, en scrutant l'histoire des groupes humains et de leurs mutations sociales ou économique, certaines raisons de ces différences.

Les Grecs, d'ailleurs, à qui nous devons le terme, nous ont légué avec lui son ambiguïté, qui n'en était pas peut-être une dans leur esprit au début de leur aventure culturelle. En effet, les structures socio-politiques de la Grèce classique avaient épargné aux Hellènes, avec le centralisme monarchique ou étatique, l'hégémonie d'une variété linguistique privilégiée; on s'accommodait de plusieurs façons de parler le grec, tout naturellement, dont aucune ne prétendait être meilleure ou plus belle qu'une autre: unité dans la richesse plurielle. Il faudra attendre la découverte, toute récente, de la notion de «diasystème» pour retrouver, cette fois sur des bases scientifiques, cette vision généreuse et libérale que les Grecs avaient eue de leurs usages

linguistiques. Ajoutons, pour être juste, que la diffusion moderne des messages administratifs comme de l'information et de la culture à l'intérieur d'un vaste pays unifié s'accommoderait moins bien de cette variété que de l'usage d'une koiné –le terme désigne bien le grec du temps... d'Alexandre, le plus occidental des premiers grands monarques!– ou d'une langue unique dûment codifiée.

La variation géographique, la différenciation sur le terrain est une donnée linguistique que masque trop souvent, à notre sens, l'intérêt porté quasi-exclusivement, de nos jours, par la linguistique générale aux idiomes de culture ou d'état, seuls à bénéficier de la faveur des pouvoirs publics ou des puissances d'argent, grâce auxquels depuis longtemps ils ont développé leur richesse, leurs nuances et leur rigueur. L'oubli de cette donnée conduit à une appréciation faussée, parce que incomplète, des réalités linguistiques. Nous pensons avoir montré à l'occasion du Congrès de Linguistique Romane de Naples, en 1974, comment la reconnaissance des implications géolinguistiques inhérentes au «statut dialectal» permet, sinon de justifier dans le cadre d'un système ponctuel, du moins d'expliquer dans celui, plus ample, d'un ensemble dialectal donné des choix ou des usages linguistiques apparemment arbitraires: c'est la réhabilitation de Vaugelas que nous tentions ainsi, mais au nom de la vérité dialectale, ce dont il ne se serait certainement jamais douté!

Comme nul individu ni groupe humain ne manque de subir dans son comportement l'influence de celui de ses voisins, soit pour l'imiter soit pour s'en distinguer, son langage, institution sociale au tout premier chef, se trouve de façon constante soumis à tout un faisceau d'interférences: si le code conventionnel doit conserver sa clarté et sa précision pour que le message émis soit perçu correctement par l'interlocuteur, tant au niveau de la dénotation qu'à celui des connotations, il n'en reste pas moins loisible à chacun des deux locuteurs de choisir, consciemment ou non, certaines variétés langagières qui, connues et comprises de l'autre, n'en seront pas moins perçues par celui-ci comme autant de marques différentielles, sortes d'emblèmes linguistiques de la communauté à laquelle appartient le premier, et que lui-même, pour cette raison et toujours selon une convention tacite, n'emploiera pas.

En tout état de cause, qu'il s'agisse de cette motivation de type ethno-linguistique, d'interférence dues à des faits de substrat, ou encore de différenciation spontanée liée à la simple expansion territoriale, le statut le plus naturel des langues est le statut dialectal, l'unification par imposition d'une norme commune constituant le pôle opposé –le plus artificiel et le plus mal toléré–, tandis que l'adoption d'une koiné littéraire n'entrave nullement l'emploi normal et quotidien du parler vernaculaire.

Le cas du basque n'est pas sans rappeler celui, précisément, du grec ancien, puisque quatre de ses dialectes ont pris, avec un succès variable selon les époques, rang littéraire, et se superposent, également, à une gamme infinie de parlars vivants, ce qui était le cas pour le grec. Mieux: de même que ceux-ci correspondaient à autant de tribus primitives – Achéens, Doriens, Ioniens –, de même la distribution géographique des dialectes basques n'est pas très éloignée du contour des anciennes provinces, lesquelles, à leur tour, semblent reproduire, en dépit de décalages parfois importants, l'implantation des peuples que mentionnent les auteurs de l'Antiquité. C'est donc bien à une différenciation très ancienne que nous aurions affaire, bien antérieure, de toute évidence, à l'éclatement du domaine latin – du reste peut-être moins uniforme qu'on a bien voulu le dire – en langues romanes distinctes. On sait d'ailleurs comment l'illustre Ramón Menéndez Pidal sut découvrir dans la toponymie l'ancienneté de ces différences avec le « couple » *Javier-Chabbarri*, révélant deux dialectes déjà distincts qu'il qualifiait d'« ibériques » – le « basco-ibérisme » n'était pas encore défunt!

Au cours de l'histoire, des pans entiers du domaine basque se sont effondrés sous la pression des langues romanes voisines: si les régions méridionales ne nous ont livré que peu d'informations sur leur passé reculé, nous avons de bonnes raisons, comme on sait, de penser qu'à l'époque romaine les Aquitains de la Novempopulanie parlaient un proto-basque, tout comme les Vascones de l'actuelle Navarre. Plus tard, à époque pleinement historique, la province d'Alava abandonna pour le castillan la variété dialectale que nous révèle le fameux Dictionnaire de Landucci, tandis qu'aujourd'hui même les parlars biscayens du nord de la province sont moribonds. Tout récemment, le roncalais s'est éteint et les hautes vallées plus occidentales de la Navarre espagnole connaissent une situation critique, achevant ainsi une régression dont on peut suivre le cheminement depuis le XI^e siècle, époque où même Calahorra et Tudela paraissent être euskarophones – Pampelune ne l'est plus depuis le siècle dernier seulement!

Aujourd'hui, il est temps encore d'entreprendre des relevés dialectaux; mais demain il sera trop tard, et cela est vrai quelles que soient les vicissitudes politico-sociales que connaîtra le pays. En effet, ou bien le grand mouvement de rénovation et de promotion qui secoue aujourd'hui l'Euskal-Herri s'es-souffle et échoue – ce qu'à Dieu ne plaise! –, et dès lors le recul géographique s'accélère, doublé d'une « récession interne » dans les agglomérations même modestes des zones encore fidèles, ou bien il parvient à son plein accomplissement, et tout le pays se plie dans l'enthousiasme au modèle unitaire de l'*euskera batua* – les dialectes traditionnels sont irrémédiablement perdus...



Les dialectologues – au sens large – avaient en domaine basque une tâche immense à accomplir. Mais les euskarologues euskarophones n'ont jamais été

légion, et encore moins les dialectologues. De sorte qu'en dépit de la vaillance d'une petite cohorte il reste beaucoup à faire. Et ceci est pleinement vrai pour les deux grandes orientations de la dialectologie, qui trouveront ici leur justification dans une complémentarité exemplaire, comme nous tâcherons de le suggérer tout à l'heure.

A l'orientation géolinguistique de la dialectologie, celle qui demandera à coup sûr l'organisation attentive et minutieuse d'un travail d'équipe autant que —malheureusement— un financement substantiel, correspondent les vastes entreprises comme celle d'un atlas linguistique. Rappelons en quoi consiste un tel atlas, dont tout linguiste n'a pas forcément une expérience pratique ni même théorique: il s'agit de reporter sur un fond de carte géographique les variations régionales des faits linguistiques, sur le modèle des cartes isothermes, isobares ou isobathes. De même en effet qu'on peut parvenir à représenter graphiquement les variations d'un élément quelconque de la constitution géographique du globe, de même il est parfaitement possible de dresser des cartes linguistiques pour tous les paramètres du langage, à condition que ceux-ci soient simples par nature ou qu'on les soumette à une analyse et à une élaboration aboutissant à la production de cartes simples. Les données lexicales —variation du signifiant d'un signifié, ou, plus rarement, du signifié lié à un certain signifiant— sont les plus couramment, banalement, cartographiées: cela donne les cartes les plus aisées à dresser, les plus « parlantes », les plus enthousiasmantes pour l'usager, les plus susceptibles d'inspirer des commentaires et des études monographiques. Les données phonétiques sont étudiées en général à partir d'elles, aussi bien s'il s'agit d'établir le système phonologique en se fondant sur les réalisations ou de faire la statistique —phonétique— des réalisations elles-mêmes que, dans le cas des langues qui ont une histoire accessible, pour étudier l'évolution des protophonèmes dans chaque localité. Ce sont les faits de morphologie et de syntaxe qui, bien évidemment, se révèlent le moins propres à la cartographie. Néanmoins, la complexité formelle des premiers ne doit nullement en remettre le principe en question, car il est presque toujours possible d'analyser les formes complexes et de cartographier les variations spatiales de chacun des constituants: nous l'avons fait avec un plein succès pour le verbe gascon, dans le vol. V de l'*Atlas Linguistique de la Gascogne*. Reste la syntaxe, pour laquelle on peut toujours arriver à cerner l'aire d'un phénomène: présence d'un tour ou d'une opposition ignorés ailleurs... Ce qui est alors ardu, c'est de mener l'enquête!

La récolte elle-même des matériaux dialectaux a fait l'objet d'innombrables suggestions, contributions et études diverses, de sorte qu'on peut aujourd'hui considérer comme bien au point la meilleure technique, celle de l'«enquête indirecte», au magnétophone, technique sur laquelle nous n'avons pas à nous étendre ici.

Qu'a-t-on fait en la matière jusqu'à maintenant en domaine basque?

Nous possédons d'abord un certain nombre de relevés partiels et ponctuels, peut-être une vingtaine, en ordre dispersé, touchant tous les registres de la langue, de la phonologie au lexique, répartis sur presque toute l'aire bascophone, de Guernica avec Navarro Tomás au Roncal avec Michelena et Larrau avec Lafon, en passant par Marquina. Eibar, Alsasua, le Baztan, Sare, les Aldudes, les Vallées d'Aezcoa et de Salazar. Deux monographies exemplaires, construites sur deux modèles structuraux, ont été récemment consacrées à Maya, dans le Baztan, par Geneviève N'Diaye, et à Ondárroa par Karmele Rotaetxe. Ce sont les seules descriptions ponctuelles intégrales, lexique mis à part, bien entendu. En second lieu, à mi-chemin entre les monographies et les études exhaustives ou «pan-euskariennes», prennent place deux petits travaux dont celui qui vous parle a eu l'idée et dont la publication va s'achever: ce sont deux atlas «commune par commune», limités à la partie nord et basé sur les données obtenues par correspondance il y a presque un siècle, le PALBF «Sacaze» I-II, puis le PALBF «Bourciez» dont les vingt premières cartes ont seules paru jusqu'ici. Sur l'ensemble du domaine, enfin, outre l'étude consacrée à la phonologie des dialectes par Nicole Moutard, nous avons d'abord les publications fondamentales de Bonaparte, qui a fixé d'une façon quasi-définitive la répartition des dialectes et sous-dialectes; nous avons aussi les importants travaux que P. de Yrizar a consacrés à la flexion verbale; nous avons enfin les données rassemblées par Azkue avec son *Erizkizundi Irukoitza*, dont Mlle Echaide est sur le point de publier la cartographie.

Il est manifeste que toute cette documentation, pour abondante et variée qu'elle soit, ne fournit guère que pour le verbe une image exhaustive des réalités dialectales - et encore! La morphologie nominale est ici la parente pauvre, et l'on sait que certains faits lexicaux seulement ont fait l'objet d'une illustration cartographique, par le biais de nos deux *Petits Atlas Linguistiques Basques Français*, puis du travail précité fondé sur les matériaux d'Azkue, et qui perdra en finesse de maille dialectologique ce qu'il gagnera en extension territoriale et, certainement, en qualité scientifique. Donc, le devoir des promoteurs de l'*Atlas Linguistique Basque*, dont la fraction sud et la fraction nord devraient être élaborés en liaison étroite - en attendant que la publication réunisse les deux moitiés d'un pays arbitrairement divisé, et qu'il n'y ait qu'un seul fond de carte, de Mauléon à Bilbao et de Briscous à Pampelune-, serait de concerver, à côté du questionnaire morphologique et d'un choix lexical permettant d'obtenir les données fondamentales de la phonétique dialectale, une technique, une méthode, un moyen de relever le vocabulaire le plus riche possible. En effet, il n'y a pas plus en Euskal-Herri que dans l'ensemble de la péninsule, à la différence de l'hexagone français, d'atlas d'une «première génération», celle de l'*Atlas Linguistique de la France* de Gilliéron et Edmont; seuls les dictionnaires nous renseignent sur la répartition géographique des types lexicaux dans les sept provinces, si l'on excepte les deux «petits atlas» et la future publication d'Ana María Echaide

mentionnés tout à l'heure. Mais l'énormité de la tâche a de quoi effrayer, s'il s'agit de relever partout une masse lexicale suffisante pour illustrer l'essentiel du vocabulaire dialectal. Aussi avons-nous suggéré jadis, à l'occasion du 4^e *Symposium de Préhistoire Péninsulaire* organisé à Pampelune sous la direction du prof. Maluquer de Motes, la mise en chantier, dans un nombre réduit de localités par rapport à la maille de l'atlas, de *glossaires* dont les matériaux, rassemblés selon le schéma du *Begriffsystem* de Hallig et Wartburg, seraient obtenus par correspondance; cela permettrait une économie considérable en frais de transport et de séjour ainsi qu'en bandes magnétiques, laisserait les informateurs réfléchir à loisir sur l'ensemble du lexique dont ils disposent dans leur parler quotidien, et dispenserait l'enquêteur de gaspiller de précieuses heures à poser des questions dépourvues d'un intérêt autre que strictement lexical. Le travail a été heureusement amorcé en France par M. le chanoine Lafitte: il demanderait donc à être encore développé dans la partie nord, et organisé dans la partie sud. Lorsque nous posséderons ces vastes ensembles documentaires, relevés selon une méthode uniforme et propre à garantir la meilleure qualité scientifique possible, il nous sera loisible d'entreprendre sur ces bases solides des travaux de tous ordres sur les structures synchroniques «diatopiques» —donc dialectales—, et même les ou le diasystème(s) du basque. Les entreprendre plus tôt serait prématuré: c'est dire l'urgence de nos tâches!

Mais je m'aperçois que j'empiète largement sur les conclusions en forme de vœux que notre ami Koldo Michelena doit présenter au terme de ces journées — peut-être, à vrai dire, ses souhaits différeront-ils des miens, que je me réjouirai alors d'avoir pu émettre! Pour en revenir aux acquis de la dialectologie basque, disons donc un mot encore de l'autre type de recherche, la recherche ponctuelle sous forme de monographies. Ayant déjà cité les deux seuls ouvrages offrant d'inattaquables garanties scientifiques, nous nous contenterons de déplorer la désespérante insuffisance des uniques travaux consacrés jusqu'ici au souletin, ceux de l'abbé Jean Larrasquet, bien trop brouillons, mal dominés et gauchement présentés, alors qu'aucune description de type semi-normatif n'existe de ce dialecte, à la différence des autres. Mais si la Soule est la «parente pauvre», nous nous permettrons, pour tout le domaine, une nouvelle suggestion, dictée par notre expérience personnelle et le souci d'obtenir là aussi des synthèses ponctuelles aisément comparables entre elles, ce que n'assurent pas les monographies dialectales: après avoir disséqué le verbe gascon et l'avoir démonté en autant de cartes qu'il comportait de variables morphologiques, nous avons pris soin de choisir vingt localités dispersées dans tout le domaine et de schématiser en un tableau synthétique, sur deux pages face à face, la système de conjugaison propre à chacune d'elles, sans omettre dans notre présentation aucune des hésitations, aucun des faits de polymorphisme apparus dans nos relevés, phénomènes qui «situaient» à merveille la localité dans son environnement dialectal. Parallèlement aux enquêtes partielles menées pour la cartographie dialectale dans

toutes les localités de l'atlas, ne pourrait-on, après avoir déterminé une liste limitée de points, y tenter un tel relevé exhaustif de la morphologie? Ainsi pourrait être perçu le fonctionnement d'un certain nombre de systèmes ponctuels, que la perspective géolinguistique ne saurait révéler ici puisque seul un choix de formes se trouve enregistré à chaque enquête de type normal.

*
* *
*

Voilà encore de la prospective... Que cette assistance m'en excuse: ce qui nous a poussé à dévier peut-être de notre propos primitif, c'est notre amour du basque et le désir passionné de le voir scientifiquement honoré comme il se doit. Or la dialectologie basque, dans tous les sens du terme, est jusqu'ici, on a pu le constater, très mal servie. Il est temps encore: mettons-nous à l'oeuvre, hego-aldeko euskaltzaleak bai eta ipar-aldekoak elgarrekin, avant que les dialectes moribonds s'éteignent dans la bouche des derniers vieillards euskarophones, et aussi avant que l'*euskera batua* reconquière victorieusement, mais dans la grisaille de l'uniformité, les positions qu'auront abandonnées les mille variétés aussi savoureuses que pittoresques de cet idiome fascinant. Eta orai, bi hitz gehiago euskaraz erran nahi nituzke: ona da batasuna, bai, mundu huntan zerbait izaiteko; bainan zer lizateke mundu hau ezpalire gizonak hizkuntz batez baizik baliatzen? Eta zer lizateke, bereziki, gure euskara maitea bi aldetako erdaldunek beren mintzaera Euskal-Herriko leku eta etxe guzietan bortxaz sartu balute? Desberdinen batasunak, elgartzeak, egiten du azkatasuna! Euskera bizi dadin, bizi ditela, beraz, euskalkiak!

LABURPENA

«Dialekto baten» edo «Dialektoen» estudioa dugu, hitzez-hitz, «Dialektologia» eta horrela bi sail desberdin zabaltzen zaizko diziplina hori: *Monografia dialektala* alde batetik eta *Geografia linguistikoa* bestetik. Ikerkuntza mota honek hartzen digu hizkuntza bere sorkurazko egoeran eta bere ibilera berezkoen (kultura-hizkuntzekin ez baitzaigu gertatzen horrelakorik) eta, besteak beste, etnia-alorretako fenomeno linguistikoa aztertzen dizkigu.

Greziako dialektoen bezala, gure euskalkiekin igan behar dukegu mentur lehenagoko etnien zatiketaraino: Ba ahal dakigu zenbat zuhurtu den euskararen eremua hegoaldean, historian zehar. Iparraldean berriz, gaurko Kaskoin-herria -Erromatarren Akitania ta gero Novenpopulania- bere oinarritzko euskal zimen duen gatik bereiten dugu Occitaniatik. Ez da oraino gibelatze edo galtze hori baratu eta beraz, gal aintzin, euskalkiak iker ordu dugu, «euskara batua» izeneko «koinearen» aintzinean itzali behar badira ere.

Berant bada berant - «atlas linguistiko» bat hasi behar dugu; Europa guzian egiten den bezala. Hori baita dialektoen era guzietako aldakuntzak, fonetikoak ala lexikalak, mapa batean markatzea. Orain arte ez dugu monografia puntukari eta mugatu edo eremu hertsu edo gai xuhurretako atlas tipirik baizik. Iker - lantegi zabal bat behar genuke ideki, mugaren bi aldetarik, ohartuz ordea gure euskal atlas hori, guk lehena dukegula, gure auzoko eskualdeek eta herrialdeek badutelarik horrelako bat bederen

ja eginik. Horrelako lana izanez gure hiztegi neurrigabekoaren bilketa, fonetikari eta bereziki morfologiari buruz itzulia geldi dadin orozgainetik gure ikerlana, *glosategi* dialektal baten prestakuntza artola genezake bazterretik –Suiza frankofonako dialektorontzat egin den bezala– gutunbidez ereman inkestak baliatuz. Egikera hori esker, lekuan ibiliz bezanbat hitz edo hizkuntza bil genezake, diru ta denbora gutiago xahutuz eta euskal hiztegiaren egitura bereziak, lehengo itaunketek baino hobeki orobat begiratzuz.

Atlas honetaz bestalde, monografia dialektalak ere beharko ditugu, horrelako lan handirik orai arte –salbuespen bat edo beste gora behera– ez izanagatik. Beharrik atlaseko materialeari esker monografia berriak antolatuko diatezke: Monografia horiek ordea sistema puntukarien batasuna begiratuko dute, batasun horretan baitatza hizkuntza biziaren bizia, kartografia dialektalak ahanzteraz baliezagu ere.

SUMMARY

Dialectology is, literally, the study of a dialect or of dialects; from the outset, this specifies its two possible orientations, the dialectal monograph and linguistic geography. This type of study approaches the language from its most natural angle and on its most spontaneous level of functioning, which is not the case with languages of culture, and allows us, among other things, to observe phenomena of ethnolinguistic demarcation.

Basque dialects, like Greek dialects, probably correspond to ancient ethnic unities. The Euskarian domain narrowed considerably to the South during the historic period, while to the North, present-day Gascony –or Aquitaine, later the Novempopulania of the Romans– owes its originality among the regions of *Occitanie* to a Basque substratum. This retreat continues today, and it is time to study the dialects before they disappear, if only to be replaced by nothing other than the *Koinè* referred to as *Euskara batua*.

A linguistic atlas must be undertaken, as is being done everywhere else in Europe –but with considerable delay! Its consists of noting, on a map, all dialectal variations of all kinds, from phonetic ones to lexical ones. Thus far, what we have are mainly limited monographs on specific points or small atlases of modest geographical or thematic scope. A vast field of inquiry must be set up on both sides of the border, and with all the more care as the atlas will be the first of its kind in Basque, whereas neighboring regions and countries already possess at least one. The gathering together of such an immense store of words will prove all the more difficult. In order to allow the investigation to center on phonetic aspects and, above all, on morphology, we would suggest the simultaneous compiling of a dialectal glossary on the basis of inquiries to be carried out by correspondence, as was done in the case of the «Glossaire des patois de la Suisse romande». This procedure would allow the gathering of as much, and even more, vocabulary than field investigation, and it would save time and money, all the while respecting the characteristic structures of the Basque vocabulary more than a traditional questionnaire would do.

The atlas would evidently be seconded by monographs on individual dialects, a type of work which, with few exceptions, is as yet rather poorly represented in the field. Moreover, the materials included in the atlas should lead to more or less schematic monographs in which the unity of specific systems would be respected. This unity, which the mapping of dialects may cause us to lose sight of, is, in fact, the only living reality.

RESUMEN

La «dialectología» es, literalmente, el «estudio de un dialecto» o «de los dialectos»: esto define desde un principio sus dos orientaciones posibles, la *monografía dialectal* y la *geografía lingüística*. Este tipo de estudios se acerca al idioma desde su status más natural y su funcionamiento más espontáneo (que no es el caso de los idiomas de cultura) y permite observar, entre otros, los fenómenos de etno-demarcación lingüística.

Los dialectos vascos, así como los dialectos griegos, corresponden verosíblemente a unidades étnicas antiguas. El dominio euskérico se ha reducido considerablemente en el sur en la época histórica, mientras que en el norte, en la Gascuña actual —la Aquitania y la Novempopulania de los Romanos— surge su originalidad, en Occitania, de un sustrato vasco. Este retroceso sigue produciéndose y conviene estudiar ya los dialectos antes de que desaparezca, en beneficio de la «koinè» llamada euskera batua.

Se debe emprender la confección de un atlas lingüístico, como en otras partes de Europa —¡aunque con mucho retraso!—. Consiste este trabajo en indicar en un mapa las variaciones dialectales de todo orden, desde la fonética hasta el léxico. Hasta el momento se dispone sólo de monografías limitadas y puntuales o pequeños atlas de ámbito geográfico o temática reducida. Hay que organizar un amplio taller de encuesta a ambos lados de la frontera y esto requiere que el trabajo se haga con máximo cuidado por tratarse del primero en su género en el país, mientras que las comarcas y los países vecinos tienen ya uno por los menos. Por todo ello será difícil una recopilación de abundante léxico para lo que proponemos, con el fin de que la encuesta pueda enfocarse hacia la fonética y, sobre todo, hacia la morfología, la elaboración simultánea de un *glosario* dialectal sobre la base de encuestas por correspondencia —como en el caso de los «patois de la Suisse romande»—, permitiendo semejante práctica recopilar tanto o más vocabulario que la encuesta sobre el terreno y economizará tiempo y dinero, respetando mejor aun que un cuestionario tradicional las estructuras propias del léxico vasco.

Resulta claro que al atlas tienen que añadirse monografías dialectales, género aun muy mal representado, salvo excepciones, en este dominio. Los materiales del atlas deberían permitir también la confección de monografías más o menos esquemáticas, en las que se respetaría la unidad de los sistemas puntuales, unidad que la cartografía dialectal puede hacer olvidar y que constituye sin embargo la única realidad viva.